

Silvana Gandolfi

Le Baume du Dragon



LE BAUME
DU DRAGON

Silvana Gandolfi

LE BAUME
DU DRAGON

Traduit de l'italien
par Faustina Fiore

(Les Grandes Personnes)

Collection dirigée par Florence Barrau
Illustration de couverture : Tina Mercié

Pour l'édition originale publiée sous le titre *Pasta di drago*
© 1993 Adriano Salani Editore, Milan, Italie

La première édition de cet ouvrage a paru aux éditions du Panama en 2007

© Éditions des Grandes Personnes, 2010 pour la présente édition

Avec l'accord de Grandi & Associati, Milan, Italie

Dépôt légal : août 2010

ISBN : 978-2-36-193009-7

N° d'édition : 174221

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Éditions des Grandes Personnes
17, rue de l'Université 75007 Paris
www.editionsdesgrandespersonnes.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Tasbi, qui vient de loin
Et à sa mère, qui sait aller loin*

Ma vie n'est pas une ligne droite. Je n'ai commencé que sur le tard à me consacrer aux livres pour enfants, après m'être promenée le long d'autres chemins : psychanalyse, bouddhisme, voyages. De temps à autre, je pondais une nouvelle pour adultes, un récit radiophonique ou un scénario.

J'ai toujours écrit à la première personne. J'aime m'identifier aux personnages principaux, habitants d'une enfance introvertie et pleine d'imaginaire, pas toujours heureuse.

Je vis dans le centre historique de Rome, dans un appartement minuscule : un coin cuisine, pas de chats, et des livres enfermés dans des cartons par manque de place. C'est là, isolée, que j'écris et que je mène une existence tranquille. Puis quelque chose se déclenche soudain en moi : l'instinct de la fugue, combiné à la nostalgie des mythes romantiques de Conrad ou de Stevenson. Ce besoin d'aventures et d'extrême me pousse à partir, toute seule, pour l'un de mes longs vagabondages. Ce que je trouve au bout de ces voyages me donne la force de recommencer à écrire.

Silvana Gandolfi

PREMIÈRE PARTIE
KATMANDOU

LE CLUB DES JOYEUX AVENTURIERS

« Attendez-moi ! »

Depuis le matin, je peinais à travers Katmandou derrière les membres du Club des Joyeux Aventuriers.

« Andrew, grosse limace, dépêche-toi ! Oh, que c'est beau ! Oh, que c'est joli ! »

Engoncée dans une robe fuchsia, vacillant sur d'énormes chaussures orthopédiques, mon épouse Deborah m'adressait des signes impérieux. Je fis un vague geste de la main et m'effondrai sur la première marche de l'interminable escalier qui conduisait au temple.

« Allez-y, je vous suis. »

Je ne pouvais plus faire un seul pas.

Je vis Deborah retrousser les babines et me montrer ses grandes dents de cheval. C'était sa manière expresse de me dire : Explique-moi un peu pourquoi dans ton visage, tout s'effondre ; les joues, les lèvres, les paupières, le nez. Tu n'es pas un homme, tu es un bouledogue.

Même si je n'avais *que* cinquante-cinq ans, Deborah me voyait bien tel que j'étais. Moi, Andrew Stone, je n'étais pas un homme. J'étais une ruine.

Deborah fit un pas dans ma direction avec l'intention visible de me mettre la main au collet, mais à ce moment précis, Mme Parkinson, l'âme du club, poussa un grand cri.

«Les moulins à prières! Comme ils sont mignons! Deborah, venez voir!»

Après m'avoir lancé un dernier coup d'œil menaçant, Deborah s'élança derrière son amie à l'attaque des moulins.

Je respirai et m'installai plus confortablement sur la marche. Je fermai les yeux et soupirai. Dire que j'aurais pu être à Londres, enfermé à clef dans mon bureau, en train de fabriquer une toile d'araignée sans araignée!

«Comment fabriquer une toile d'araignée» était l'intitulé du cours par correspondance que j'étais en train de suivre avant de partir. Attention, il ne s'agissait pas de vagues imitations suspendues entre deux objets. Des toiles comme ça, ceux qui s'occupent des trucages au cinéma savent les faire les yeux fermés : avec un ventilateur et un peu de colle liquide, vous en fabriquez une en forme de hamac en moins de cinq minutes. Mon cours par correspondance, lui, nous enseignait à tisser de véritables toiles d'araignée, avec trente-quatre cercles et neuf rayons. Pour réussir à la perfection, il fallait être méticuleux, persévérant, maniaque. Qualités que je possédais sans le moindre doute.

J'avais une véritable passion pour les cours par correspondance. Je m'étais lancé dans l'étude de choses vraiment difficiles telles que le tickle-tu*, un art martial pratiqué autrefois par certaines tribus mongoles et qui permettait de mettre quelqu'un K.O. en chatouillant des points très précis de son corps. Il y avait eu aussi le cours de népalais : je parlais cette

* Vous retrouverez tous les termes suivis d'un astérisque dans le lexique en fin d'ouvrage. (N.d.T.)

langue couramment, maîtrisant parfaitement même les tournures grammaticales les plus difficiles.

Le cours de tumo*, lui, m'avait donné du fil à retordre. Il s'agit d'une méditation tibétaine grâce à laquelle on peut augmenter la température de son corps. Attention, je ne parle pas d'une vague tiédeur : à la fin de son apprentissage, l'étudiant doit pouvoir s'asseoir à peu près nu dans la position du lotus, entouré de gros blocs de glace, et les faire fondre entièrement. Je m'étais pour ma part retrouvé à l'hôpital avec une pneumonie et une fièvre de cheval – ma température avait certes augmenté, mais pas de la manière voulue ! Une fois de retour chez moi, j'avais repris mes exercices. Trois inspirations avec la narine droite, tête tournée vers la gauche ; trois avec la narine gauche, tête tournée vers la droite, tout cela en se concentrant sur la syllabe *Ham*, symbole du feu.

J'avais fini par réussir. Quelques rapides mouvements du ventre et je me transformais en véritable radiateur. Deborah avait pris l'habitude d'étendre le linge tout autour de moi : les vêtements se mettaient à fumer, et en cinq minutes, tout était sec.

Je rouvris les yeux, m'essuyai le front et regardai autour de moi. L'escalier sur lequel je me tenais était surpeuplé. Mendians, pèlerins, femmes en sari* : une immense foule en mouvement, où ceux qui montaient croisaient ceux qui descendaient en une sorte de longue farandole. En haut, dominant ce fleuve multicolore, la coupole blanche du temple, éblouissante, se détachait sur le ciel azuré. Deux gigantesques yeux peints sur la coupole me fixaient : ceux du Bouddha, bleus et impénétrables.

Je ne pouvais pas rester assis là indéfiniment. Il fallait que je rejoigne les autres, sans quoi je risquais de passer

un sale quart d'heure lorsque Deborah me mettrait la main dessus !

Deborah. Mon épouse. La compagne de ma vie.

Deborah avait été élevée aux États-Unis et avait été habituée dès l'enfance à considérer le caviar comme un élément de base de son régime alimentaire. Rien ni personne ne pouvait l'empêcher d'en consommer au minimum trois cents grammes par jour. Pour pouvoir les lui procurer, j'avais donc commencé, après l'avoir épousée, à travailler pour l'entreprise de son père, la société Waterland (les meilleures céramiques sanitaires d'Amérique). On m'avait ensuite envoyé dans la succursale de Londres.

M'occuper de baignoires, de bidets, de douches et de W.-C. m'avait intellectuellement laissé sur ma faim. Voilà pourquoi je suivais tous ces cours par correspondance.

Deborah ne voulait pas d'enfants. Elle redoutait les vergetures. De mon côté, j'aurais bien aimé avoir quelqu'un à qui enseigner le tickle-tu. De toute façon, c'était maintenant trop tard.

« NAMASTE, MONSIEUR ANDREW »

Ce soir-là, Deborah et moi dînâmes en compagnie de M. et Mme Parkinson.

« Que faites-vous dans la vie ? » me demanda agressivement M. Parkinson. Il était banquier, et faisait subir un interrogatoire en règle à tous ceux qu'il croisait : « Quel est votre métier ? Combien gagnez-vous ? Combien de personnes sont sous vos ordres ? »

J'eus envie de faire un peu de provocation.

« Moi ? Je travaille dans le caca. »

– Pardon ?

– Je suis dans le secteur des W.-C. »

Deborah intervint :

« Mon mari aime plaisanter. Il s'occupe de céramiques artistiques. »

– Je comprends, fit M. Parkinson en hochant gravement la tête.

– Vous désirez un abattant de cuvette de W.-C. en forme de cœur ? Une baignoire en forme de cercueil ? Vous ne trouverez pas ça en Finlande, ni au Groenland, mais chez Waterland ! chantai-je à tue-tête.

– Andrew!

– Quoi? Tu n’es pas contente que je fasse de la publicité pour l’entreprise?

– Pas à table.»

Ses grandes dents avaient disparu derrière ses lèvres serrées. Je me tus.

Dès que nous nous retrouvâmes seuls dans la chambre, Deborah s’en prit à moi :

«Comment oses-tu te moquer de Waterland, l’œuvre de mon père? Misérable ver de terre! Sans moi, tu serais devenu éboueur à Tombouctou!

– Je n’ai jamais mis les pieds à Tombouctou...

– Tais-toi! Regarde-toi, Andrew! Tu n’es qu’une ruine! J’ai honte d’être vue en compagnie d’un mari pareil. Moi qui ai été élue Miss Cincinnati à dix-huit ans!»

Deborah tourbillonnait dans la chambre, prête à jouer sa scène favorite dont les ingrédients étaient hurlements, lancer d’objets contondants et écume aux lèvres. Avec l’agilité acquise par des années de fuite, je l’esquivai et réussis à atteindre la porte.

«Je vais faire un petit tour», annonçai-je. J’étais hors de l’hôtel avant même qu’elle ait eu le temps de réagir.

Je respirai profondément. La nuit était parfumée et constellée d’étoiles.

Je laissai l’élégante rue des hôtels et m’enfonçai dans une ruelle qui me conduisit tout droit au cœur de la vieille ville, sombre et silencieuse. Les maisons anciennes arboraient des façades décrépies et des balcons ouvragés. Un pousse-pousse* s’approcha et m’invita à monter, mais je secouai la tête. Je voulais marcher, faire le vide dans mon esprit en déambulant dans les rues désertes. L’atmosphère de ces lieux antiques était fantastique : enseignes colorées, grandes

portes richement sculptées, temples hindous à l'architecture complexe. La lune créait des ombres bizarres, inquiétantes.

Poussé par le silence et la paix alentour, j'entrai dans une cour. Au centre s'élevait un temple orné de la statue d'un dieu. Vishnu* ? Shiva* ? Allez savoir.

J'allai m'asseoir auprès de deux énormes cloches en bronze. J'avais besoin de réfléchir. Je n'étais pas du genre à dissenter à l'infini sur un sujet tel que la signification de l'existence, mais aujourd'hui, un fait me sautait aux yeux : moi, Andrew Stone, adulte depuis un bout de temps déjà, je traînais une vie misérable.

« Andrew, tu es une catastrophe », me lamentai-je à mi-voix en contemplant distraitement la statue du temple. Elle se tenait dans la position du lotus, en tailleur, tête droite.

Comme les dieux népalais sont maigres, me dis-je avant d'éternuer.

« *Namaste**, monsieur Andrew. »

Je sursautai et regardai autour de moi. Toutes les fenêtres qui donnaient sur la cour étaient fermées. Qui me saluait ? Qui donc connaissait mon nom ?

La statue du dieu maigre fut parcourue d'un frémissement et ses vêtements bougèrent légèrement. Il s'était tourné vers moi et était en train de s'incliner, les mains jointes devant son visage.

« *Namaste*. Salut à toi, pèlerin. »

Ce que j'avais pris pour une statue était en fait un homme vêtu de haillons : un sadhu*, un homme qui vit d'aumônes et passe sa vie à prier.

« *Namaste*, répondis-je en chancelant. Excuse-moi si j'ai troublé ta méditation. Je ne m'étais pas aperçu de ta présence.

– Je ne peux pas en dire autant. Tu es tellement bruyant !

– Moi ?

– Tu te lamentes, tu soupîres, tu g emis. Quelle tristesse pèse sur toi? »

Embarrass e, je poussai un autre gros soupîr.

« Vous autres Occidentaux ne savez pas vous taire, continua le sadhu de sa voix chantante. Mais ce n'est pas votre faute. Vous n'avez pas appris à accepter votre destin, votre karma* . »

Je n'avais aucune envie d'écouter un sermon, même par un sadhu népalais. Je fouillai dans ma poche à la recherche d'un billet de dix roupies et m'approchai de l'homme pour le lui donner. Le mendiant ne fit aucun geste pour le prendre ; je le déposai donc sur la marche.

Maintenant que j'étais plus près, je pouvais l'observer à loisir. Il était en piteux état et semblait très vieux. Je lui tendis un second billet. Le vieux n'y prêta pas plus d'attention qu'au premier. Pourtant il était maigre, terriblement maigre.

« Bon, eh bien, bonne nuit, dis-je, un peu incertain.

– Tu n'aurais pas une roupie, par hasard? me demanda le mendiant avec un doux sourire.

– Mais je viens de t'en donner vingt! »

Le sadhu avait la tête haute et fixait un point lointain, toujours souriant.

« Il en passera de l'eau sous les ponts avant que mes oreilles apprennent à voir! » lança-t-il, sibyllin.

Je me grattai la tête.

« Je suis sorti de l'hôpital hier, expliqua-t-il. On m'a op er e des yeux, mais à n'a servi à rien. Je suis devenu aveugle. »

Je ramassai les deux billets et les lui mis dans la main.

« Y a-t-il quelqu'un qui prenne soin de toi, vieillard?

– Chez nous, on apprend à prendre soin de soi-même dès l'enfance. Si seulement je n'avais pas cette tâche à accomplir...

– Laquelle?»

Le sadhu fouilla dans les larges plis de ses loques et en sortit un petit paquet de chiffons sales, qui dissimulait à son tour un minuscule pot en terre.

«Là-dedans, dit-il gravement, se trouve un remède que je dois remettre à ma petite-fille le plus vite possible. C'est moi qui l'ai préparé, à l'époque où j'y voyais encore. Je me suis mis en route pour le lui apporter, mais l'état de mes yeux a empiré. Et maintenant que je suis aveugle, je ne sais plus que faire.

– Veux-tu que je dise à ta petite-fille de venir te rejoindre ici? Ou bien préfères-tu que je te conduise jusqu'à elle?»

Le vieux secoua la tête. «Si tu savais qui est ma petite-fille, tu ne parlerais pas ainsi.

– Qui est-ce?»

Le sadhu étira lentement ses membres secs qui tremblaient dans ses haillons comme des branches secouées par le vent, et se mit debout. «Ma petite-fille est la kumari* royale de Katmandou», affirma-t-il d'une voix solennelle. Puis, comme si cette cérémonieuse déclaration avait épuisé ses forces, il s'affaissa de nouveau sur la marche et reprit la position du lotus. «Comprends-tu, à présent, pourquoi je ne peux pas la rencontrer facilement?»

Son ton m'avait intimidé. J'avais vaguement entendu parler de la kumari royale de Katmandou, mais, jusqu'à présent, j'avais cru qu'il s'agissait d'un personnage mythique.

«Ce remède est-il si important?»

– Extrêmement important. C'est un produit extraordinaire, unique au monde. Sache que je suis un expert en médecines orientales. Ah, mais c'est vrai, j'oubliais, tu es un étranger. Tu ne connais pas la science traditionnelle des remèdes.

– Eh bien si, justement, je m'y connais un peu, répliquai-

je. J'ai lu divers fascicules à ce sujet. J'ai suivi il fut un temps un cours par correspondance sur les herbes et les potions.»

La main osseuse et sombre du sadhu saisit mon bras avec une force insoupçonnée. « Assieds-toi, m'ordonna-t-il. Tu suis donc des cours par correspondance ?

– C'est comme ça que j'ai appris le népalais, dis-je en m'asseyant à ses côtés.

– Et... dis-moi, quoi d'autre ? Quel autre savoir as-tu assimilé par ce biais ?

– Je pratique le tumo, je sais fabriquer des toiles d'araignée...

– Quand es-tu né ? m'interrompit le vieux. Quel jour ?

– Le 21 novembre.

– À quelle heure ?

– Maman se plaignait toujours d'avoir été réveillée tôt. Je crois qu'il était quatre heures du matin.

– Où ?

– À Londres, bien sûr », répondis-je, impatienté par toutes ces questions. Je voulais continuer à parler de mes cours. Il était si rare de trouver quelqu'un qui s'y intéresse !

« Londres, quatre heures du matin, le 21 novembre : c'est magnifique ! Tu es Scorpion. Tu es né dans le dernier quartier du mois de Mul*. On ne peut pas trouver un horoscope plus favorable. Ça pourrait se faire !

– Qu'est-ce qui pourrait se faire ?

– C'est toi qui vas remettre le remède à la kumari.

– Moi ?

– Oui. J'ai fait un rêve, il y a quelques jours. Un jeune homme né sous la constellation de Mul se présentait à moi, et tout ce qu'il savait, il l'avait appris grâce à la poste.

– Je ne suis pas un jeune homme, lui fis-je observer.

– Le temps n'est qu'illusion.

– Si tu le dis...

– Dans mon rêve, ce jeune homme en provenance de l'Occident m'aidait à accomplir une tâche difficile.

– S'il s'agit simplement de livrer un petit pot à quelqu'un dans cette ville, demain matin...

– Il n'est pas si facile d'atteindre la kumari.»

Je fus soudain pris de soupçons. On entendait toutes sortes de choses à propos de Katmandou.

«Dis donc, m'enquis-je d'un ton inquisiteur, qu'y a-t-il exactement dans ce pot?»

Le sadhu dévissa le couvercle et me mit le pot sous le nez.

«C'est une argile bitumineuse. Ses effets sont prodigieux.

– Ce ne serait pas de la drogue, par hasard? Parce que sinon...» Je reniflai la crème épaisse. Elle dégageait une odeur sucrée et pénétrante.

«De la drogue? Non, non. Ce produit ne chamboule pas le cerveau. Il redonne des forces, il permet de rester jeune.

– S'il est efficace, pourquoi ne l'utilises-tu pas toi-même? demandai-je, sarcastique. Tu as l'air d'en avoir grand besoin.»

Le vieux sadhu sourit. «Je comprends ta méfiance, mais tu te trompes. Si j'utilisais ce remède, les années glisseraient de mes épaules, c'est vrai, mais je ne le souhaite pas. À quoi cela servirait-il que mes yeux fonctionnent à nouveau, maintenant que j'ai appris à voir au-delà des apparences? Mon temps est venu. Mais ma petite-fille, elle, a besoin de l'argile. Tu vas donc la lui apporter.»

Je me grattai la tête, hésitant.

«Je vais voir ce que je peux faire...»

Ignorant mon ton peu enthousiaste, le vieux continua :

«Demain soir, vers six heures, rends-toi au palais Kumari Bahal, entre dans la cour et cache-toi en attendant la tombée de la nuit. Ensuite, quand tout le monde dormira...

– Eh, oh, attends une seconde. Je ne sais même pas exactement qui c'est, cette kumari !

– C'est la déesse vivante de Katmandou. La kumari royale est une petite fille désignée comme étant une déesse sur la Terre. C'est la plus belle enfant du Népal, la plus parfaite. Elle vit recluse dans son palais.

– Je ne pourrais pas y aller pendant la journée ?

– Tu es étranger, et tu es un homme : deux bonnes raisons pour qu'on ne te laisse pas entrer dans ses appartements. Même moi, son grand-père, je n'y suis pas admis. Ce ne sera pas facile, mais je sais que tu vas y arriver. Écoute-moi bien... »

Et le vieux se mit à me fournir toute une série de renseignements quant à la façon de tromper la surveillance des gardes et de pénétrer de nuit dans les appartements de la kumari royale. Je l'écoutai, n'ayant plus le courage de l'interrompre.

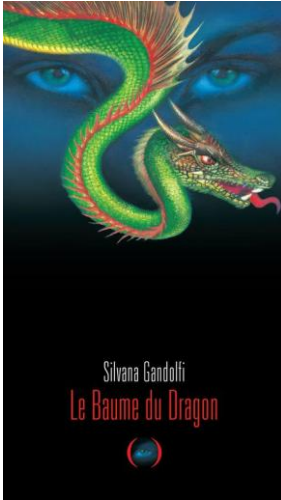
Une fois ses explications terminées, le sadhu enveloppa à nouveau le pot dans ses chiffons et me le tendit.

« Dis à ma petite-fille que c'est moi qui t'envoie. Maintenant, va-t'en ; je suis fatigué, et toi aussi. » Et sans attendre de réponse, il dénoua ses jambes et s'étendit sur la pierre, la tête sur le bras, à l'ombre de la cloche, aussi satisfait que s'il avait été dans un lit confortable.

Perplexe, je me levai, et, après un dernier coup d'œil vers la forme allongée sous la lune, je quittai la cour, le petit pot dans ma poche.

à mi-chemin entre un grand singe et un ours, avec la tête pointue mais des traits humains. Grand comme un garçon de quinze ans, il est couvert d'un pelage roux, a un nez écrasé et pas de queue. Ses pieds sont à l'envers. Il vit juste en dessous de la limite des neiges éternelles et s'abrite dans des grottes malodorantes dont il ne sort que la nuit. Il semblerait qu'il se nourrisse également d'une argile noire riche en argent, fer et autres minéraux précieux.

Le yéti n'attaque pas les humains, mais son hurlement glace les plus courageux, et porte malheur. Dans le monastère de Pangboche, un lieu très vénéré, on conserve religieusement des reliques d'un yéti : son crâne et une main momifiée. Mais les moines ne montrent pas volontiers ces restes précieux aux scientifiques occidentaux qui continuent à douter de son existence.



Le Baume du Dragon Silvana Gandolfi

Cette édition électronique du livre *Le Baume du Dragon*
de *Silvana Gandolfi*
a été réalisée le 26/08/2010
par les Éditions des Grandes Personnes.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2010
par L.E.G.O. S.p.A à Lavis
(ISBN : 9782361930097)
Code Sodis : N45408 - ISBN : 9782361930578
Numéro d'édition : 174221